

LE DRAPEAU NOIR

Organe Anarchiste

Le N° 10 Cent.

PARAISSANT LE DIMANCHE

Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. »
Un an 6 fr. »

Etranger : le port en sus

BUREAUX ET RÉDACTION

26, — Rue de Vauban, — 26
LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10 h. du matin à 10 h. du soir.

DE L'ANARCHIE

II

Sans vouloir rechercher les causes premières de l'inégalité sociale; sans avoir la prétention d'approfondir les conditions par lesquelles ont passé les races diverses; sans entrer dans l'étude des fatalités économiques et des controverses des philosophies socialistes et fraternelles du moyen âge et des temps modernes, il nous sera permis de déclarer que l'idée d'anarchie a été l'idée première de l'homme esclave, la première aspiration du déshérité et du banni de l'existence heureuse vers le bien-être, la liberté, c'est-à-dire vers la satisfaction du ventre d'abord, de la pensée et du mouvement ensuite.

Certainement, il ne serait point inutile de connaître, de ressusciter l'époque où l'homme (ou, pour être plus exact et moins prétentieux, cette espèce d'anthropoïde qui occupe le premier rang dans l'ordre des primates), par suite des fatalités naturelles, de l'éternelle lutte des choses, se laissa entraîner à des distinctions factices; sans doute, il ne serait point mauvais de faire revivre les premiers hommes s'agitant au milieu des éléments indomptés et cherchant la lumière, poussés par l'esprit d'affranchissement, de progrès, par la nécessité de lutter plus facilement pour la vie, et trouverions-nous peut-être le mot de l'énigme de l'oppression primitive et connaîtrions-nous par quel esprit d'aberration, l'espèce humaine se laissa tomber dans l'asservissement.

Mais, si pour l'instant nous ne sommes point décidés à entrer dans cet ordre d'études, il nous est facile d'affirmer que l'idée que nous défendons est une idée purement naturelle, découlant directement de la source même où se forme la différence de bonheur et d'indépendance entre les êtres; car, y a-t-il une seule idée en dehors de l'anarchie qui ne se heurte point aux conditions inégales, aux sensations oppressives, qui sont les conséquences directes de l'état antagonique des choses? Non, évidemment.

Or, faisant abstraction des diverses opinions émises dans le cours de l'histoire, et qui avaient pour but, plus ou moins avéré, l'émancipation des opprimés ou une amélioration plus ou moins grande à la souffrance des misérables, à la triste situation des déshérités et des mécontents : inconscients de la hiérar-

chie humaine, et considérant que le principe anarchiste ou de liberté illimitée, absolue, sans frontières ni horizon, est le principe même de l'idée première qui surgit dans le cerveau du premier individu à qui l'on avait ravi son indépendance et sa part de jouissance matérielle; nous pourrions logiquement conclure que l'esprit d'anarchie, en d'autres termes l'esprit de liberté et de satisfaction, a été le facteur premier de toutes les émeutes, de toutes les insurrections, de toutes les révoltes dont les chroniques historiques nous ont gardé pour quelques-unes seulement — car l'histoire n'est faite que d'inexactitudes et de tromperies — un souvenir plus ou moins véridique.

Que l'on ne nous accuse pas, sur ce point, de témérité. Qu'est-ce donc que l'idée anarchiste, si non l'idée d'indépendance, l'idée qui est le point extrême des pensées d'affranchissement et qui est parvenue à ce point suprême de clarté par suite de l'élimination de tous les préjugés sanctionnés par la superstition et l'ignorance; de toutes les préventions et de toutes les erreurs plus ou moins mystiques et gouvernementales qui, par leur fait, leurs ensanglantent encore la surface de notre molécule terrestre — moins cruellement sans doute aujourd'hui, mais d'une façon tout aussi unique, — car si on a de nos jours des moyens moins barbares pour asservir les individus et les tromper, il n'en est pas moins vrai que, au fond, ils ne varient guère avec les cruautés du passé. Nous disons donc qu'au point de vue du principe des aspirations humaines vers le bonheur et la liberté, l'idée d'anarchie a été le ferment des révolutions passées, de toutes les tentatives de soulèvement et de destruction de ce qui engendre le despotisme, la servitude et par conséquent les privations, la souffrance et les vices.

Sans doute, ce n'est point au nom de l'anarchie qu'ont été accomplies les insurrections des déshérités, car, nous l'avons dit, ce n'était qu'embarrassés des préjugés, avec inconscience de l'état net des choses, qu'étaient faites les émeutes, tandis que l'anarchie, comme nous la comprenons, est la négation de tous les préjugés quels qu'ils soient, gouvernementaux, religieux ou autres et qui demande par conséquent l'annihilation des causes qui les ont produits, qui les produisent encore, qui déclarent par conséquent vouloir détruire l'autorité.

L'anarchie, telle que nous la comprenons, est la négation même de l'autorité, quelle que soit sa forme, fût-elle anarchiste, et, conséquemment, pour arriver à notre but, au triomphe du principe d'indépendance et de bien-être, il faudra détruire l'édifice social tout entier qui se repose sur l'autorité. Et ce n'est pas à telle ou telle résultante de l'autorité que nous nous attaquons, c'est à l'autorité elle-même, car le mieux est d'attaquer le mal dans sa racine.

CONGRÈS

Après le congrès international sur l'épargne, nous allons avoir un congrès national sur les Sociétés de secours mutuels ?

Jusqu'à présent, aucun partisan acharné de ces institutions n'a pu nous dire pourquoi dans la société actuelle, ce genre d'institution existait.

Les anarchistes ont toujours eu le soin avant d'aborder un sujet de connaître sur quelle base il repose. Et dans ce cas nous déclarons que si ces sociétés existent, c'est grâce à l'inégalité sociale et l'inégalité devant la loi. Demandez-le plutôt à nos gérants — que les travailleurs sont obligés de se grouper pour résister aux exigences de la vie. Comme disait très bien le *Révolté* de Genève, il y a toujours une « question d'estomac. Il est donc clair qu'avant de vouloir résoudre toute autre question avec le concours de tout le monde, il faut être dans la possibilité de réfléchir aux diverses questions posées, et pour que l'esprit puisse travailler à son aise, il faut que les besoins physiques soient satisfaits, que tout le monde est suffisamment mangé. »

Donc, si l'inégalité est cause de cette mauvaise situation économique, pourquoi le congrès veut-il continuer cette inégalité? D'ailleurs, en France, si un 1.800.000 personnes ont pu se constituer en différentes Sociétés de secours mutuels ou de retraite, elles ne sont qu'une infime minorité.

Et quelle minorité? La seule qui puisse épargner quelques francs par mois. C'est donc encourager l'inégalité que de subventionner cette nouvelle couche sociale connue sous le nom de petite bourgeoisie.

Nous dirons comme G. Babœuf au procès de Vendôme : « l'effet certain de l'inégalité est de diviser les hommes, de créer des intérêts opposés, de fomenter des passions ennemies et de soumettre la multitude qu'elle rend ignorante, crédule et victime d'un travail excessif, à un petit nombre d'hommes instruits et adroits, qui, abusant de la préférence qu'ils ont su obtenir, ne s'appliquent qu'à consacrer et à renforcer l'ordre qui leur est exclusivement favorable. »

Ces paroles confirment complètement nos arguments et montrent déjà le commencement des déceptions que les travailleurs auront à attendre.

En somme, cette nouvelle loi d'exception sur les sociétés mutuelles, n'est destinée qu'à procurer de l'argent à l'Etat, afin qu'il puisse mieux créer et entretenir des sinécures et constituer de grasses rentes pour les hauts fonctionnaires, recevant pendant leur existence des cinq à quarante-mille francs de traitement par an, et qui sont dans l'impossibilité d'économiser pour faire leur rente eux-mêmes.

Le travailleur en recevant à peine douze cents francs, sera obligé de se priver du nécessaire pour recevoir, sous forme de rente, une somme de douze à vingt-trois centimes par jour.

Aujourd'hui il n'y a qu'une seule différence entre les bureaux de bienfaisance et les sociétés de retraite : c'est que celles-ci donnent sans recevoir, tandis que les sociétés reçoivent et ne donnent jamais.

Les terribles législateurs de la Chambre des députés et les délégués du Congrès de Lyon, n'ont donc pas compris la fausseté de leur science de l'épargne. Ou, ils sont des naïfs, ou ce sont de vrais coquins et bientôt des exploités.

Nous allons donc les voir au Congrès, ces pauvres inutiles, ils ne sont même pas émancipés de la férule administrative qu'ils songent à exploiter leurs semblables. Ils vivent au jour le jour, d'un modeste appointement, qui peut disparaître du jour au lendemain et devenir à leur tour sans asile ou sans crédit. Eh bien! non, il leur semble qu'ils sortent de la misère de Jupiter. Tenez, nous aimons mieux l'étude du décroissement à l'angle d'une rue, au moins ce brave homme possède ses instruments de travail et le droit d'échanger son travail sans intermédiaire.

Cette fatuité de se croire un être supérieur ne pouvant s'accommoder de la rusticité sociale — d'où ils sortent de par leur naissance — les entraîne à commettre les plus grandes fautes, toujours au préjudice des malheureux sociétaires.

S'ils possèdent le secret de tomber un adversaire, ah! il faut les voir s'enfler avec rage, parler avec ironie de celui qui souffre; entamer des discussions personnelles et stériles sur la moindre proposition.

Non seulement ils parlent, mais ils écrivent dans la presse bourgeoise, ils épanchent leur prose ennuyeuse et diffuse, dans un style ampoulé, assomant pour les pauvres lecteurs qui cherchent à détacher une idée de ce fouilli d'idées boiteuses. Ce sont des flots d'encre, qui arrosent des fleurs de rhétorique.

Ils font encore mieux, ils banquetent, après les réunions générales toujours aux dépens des sociétaires en se servant de leur mandat. Au dessert, entre la poire et le fromage, ils ont des polémiques entre eux; ils parlent comme des rhéteurs sur la divinité, et, c'est à ce moment psychologique que, grâce à l'esprit dont ils sont pourvus, ils trouvent leur messie.

Comme aux premiers chrétiens, il leur faut un dieu, et ce dieu de l'argent, qu'ils rêvent d'obtenir, c'est l'Etat.

Oui, l'Etat, être impuissant et destructeur par excellence pourra leur donner des rentes! Quelle utopie, quelle erreur historique. Nous l'avons toujours vu fabriquer de la poudre pour nous faire tuer, et jamais il n'a fabriqué du pain pour nous faire vivre. Et l'on vou-

draient que par son concours, nous pourrions être heureux sur nos vieux jours. Ah! certes, il y aurait des volumes à remplir de citations, de faits historiques, de chiffres officiels, pour leur démontrer leurs fausses prétentions, mais il vaut mieux les laisser tomber dans leurs propres pièges, et dire aux travailleurs la vérité sur les déceptions que leur réservent ces égoïstes prétentieux et grotesques.

L'état d'esclavage dans lequel ils vivent, leur fausse le jugement, c'est pour cela que vous les voyez d'une humeur railleuse, d'un esprit et d'un cœur léger (plus léger, que celui d'Olivier) voler au devant d'une aventure dangereuse.

Est-ce de leur faute après tout? S'ils tombent ils vous reprochent de ne pas les avertir, ou ils disent qu'ils voulaient bien faire.

En résumé, ils finissent par déraisonner, ils peuvent se vanter de toucher la main aux députés, aux sénateurs, ils se sont communiqués la même maladie. Tous endormeurs et lâches dans leurs victoires.

Tenez, vous les verrez en séance, la majorité sera pour l'Etat, si malheureusement un homme de cœur vient démontrer qu'ils sont dans l'erreur, eh bien! il sera bien reçu, les commissaires l'arracheront de la tribune, ou bien on criera pour l'empêcher de parler.

Nous l'avons dit qu'ils étaient lâches dans leur victoire, car ces êtres-là ont besoin de *moutons*, ils n'exécutent pas leurs ordres eux-mêmes. Pour cela, ils affublent quelques malheureux d'un ruban rouge. Nous devons ajouter que cette distinction est inutile, on les reconnaît suffisamment à leur aspect louche, le défaut de développement du cerveau et l'exiguïté de leur crâne, surtout dans la région frontale, nous montre suffisamment qu'ils sont là pour organiser le désordre, sous prétexte de maintenir l'ordre.

Certes, Perraudin à de bons et mauvais agents, nous croyons que cette nouvelle pépinière d'argousins en veston noir donnerait de meilleurs sujets. C'est à étudier.

Qu'allons-nous devenir, si des lâches parvenus viennent exploiter leurs propres collègues, il est temps que le droit anarchique s'introduise dans les écoles pour détruire, dans les jeunes cerveaux de la future génération, tous ces préjugés d'égoïsme qui consistent à croire que, si l'on donne à son semblable quelque chose pour son existence — et que l'on n'ait pas encore besoin de cette ressource — on se porte préjudice.

Oui, il faut absolument que les masques tombent.

C'est pourquoi nous avons voulu avertir les travailleurs; nous pousserons l'impartialité jusqu'à ne déposer aucune conclusion avant d'avoir entendu leurs bêtises, et après nous reprendrons la plume.

Allez les délégués, prenez la parole, le crachoir est à vos pieds.

AUTORITÉ OU LIBERTÉ

L'illustre crâne déplumé, qui a nom Jules Simon, dont les palinodies ne sont plus à enregistrer, a publié dernièrement un volume intitulé : *Dieu, Patrie, Liberté*.

Dans ce livre, — qui respire à chaque ligne la haine, le mépris du peuple, de la « vile multitude », — nous avons vu quel esprit venimeux anime les classes dirigeantes contre les révolutionnaires, contre les citoyens qui en ont assez des pilules gouvernementales et des singeries sacerdotales, en un mot contre les anarchistes.

Ce livre, écrit sous la forme de critique politique sur la loi sur l'enseignement, est tout au long une apologie du pouvoir despotique du passé, et il pleure, M. Jules Simon, l'autorité qui s'amoindrit de plus en plus. Aussi, il appelle l'attention de ce qui reste de l'autorité sur ceux qui propagent l'idée de Liberté, l'idée d'affranchissement.

Nous n'entreprendrons pas, certes, une réfutation des élucubrations de l'ex-membre de la *Défense nationale*, cela demanderait trop de temps et il faudrait user trop d'encre!... Ce serait, sans doute, intéressant de montrer sous son véritable jour les sentiments qui animent

les détenteurs du pouvoir, les thuriféraires de l'Etat et du gouvernement *fort* envers les propagateurs des principes anarchistes.

On comprendra que nous ne pouvons, dans notre organe de combat, dans cette feuille qui n'est que l'étendard de la lutte anarchiste, entreprendre une étude de réfutation. Mais nous devons dire une chose, c'est que, malgré tout, contre tous les autoritaires du socialisme, le parti anarchiste existe et il est reconnu. Nous disons *reconnu* parce que nous ne sommes point seulement en butte aux persécutions gouvernementales, mais surtout parce que, par nos efforts, nous forçons nos adversaires, nos persécuteurs, à nous discuter et à nous discuter sérieusement. Les idées anarchistes ne nous sont plus particulières, elles sont entrées dans le domaine de la polémique. C'est une force. On a cherché à faire la conspiration du silence autour de nos principes; on n'a pu réussir, c'est donc une preuve de notre puissance, de notre prépondérance. Et c'est parce qu'on n'a pu arriver à éteindre le flambeau, qu'on cherche à présent à éclipser le soleil de nos idées! L'anarchie grandira d'heure en heure, sa lumière éclairera tous les autres où se réfugient les noctambules de l'autorité, et c'est en vain qu'on poussera les cris du désespoir. C'est en pure inutilité qu'on appellera au fantôme du despotisme pour écraser la Liberté grandissante.

L'auteur de *Dieu, Patrie, Liberté*, a compris, — ça se lit entre les lignes, — le péril, et il tremble pour le fanatisme qui disparaît, pour Dieu et les croyances surnaturelles qui s'effacent et qui s'envolent, pour le pouvoir qui s'effondre, pour l'autorité politique et sociale dont l'édifice vermoulu chancelle sur sa base et qui bientôt ne sera qu'un amas de décombres, d'immondices.

C'est donc à nous, anarchistes, d'être vraiment à la hauteur de nos principes et de ne pas nous laisser engager dans des « unions » sentimentales et funestes, dans des « organisations » plus ou moins organisées, mais toujours imprégnées des préjugés qui s'en vont. Nous ne devons respecter rien autre chose que la Liberté.

L'idée d'indépendance a toujours agité l'esprit des déshérités de la bataille sociale, et c'est cette idée, cette tendance qui a poussé les peuples à la révolte. Malgré toutes les hécatombes, les boucheries, ordonnées au nom de l'autoritarisme, les Césars, petits ou grands, n'ont pu arriver à détruire ce « langage » de l'oppression qui s'appelle la rébellion et l'indiscipline, ils n'ont pu réussir à étouffer cette aspiration légitime de l'esclave vers le bien-être et la liberté — et cette idée a grandi toujours, et après toutes les éliminations des préjugés, des absurdes préventions et croyances, c'est-à-dire de toutes choses factices; cette idée a abouti à l'anarchie, par conséquent à l'expression la plus haute, la plus nette, la plus naturelle du sens véritable de l'indépendance humaine; si serait donc contraire à nos tendances de nous prêter bénévolement à la propagation de certains dires, de certaines doctrines. Non, pour détruire l'organisation gouvernementale, il ne faut point une organisation révolutionnaire ou anarchiste.

L'autorité, comme l'organisation, ne peut convenir en aucune façon à nos vues. L'autorité est l'ennemi qu'il faut abattre. Elle est le principe primordial de l'organisation. Ne serait-il pas ridicule donc d'*organiser* la liberté? L'anarchie n'est pas seulement le moyen à employer, c'est aussi le but à atteindre. Persévérons donc dans la voie que nous trace l'esprit de liberté, et ne revenons pas en arrière en nous attardant dans les discussions puériles de l'utilité ou de l'inutilité d'une « espèce » de centralisation de force, ou tout projet quelconque, consistant à concentrer les éléments qui s'agitent çà et là. Il ne faut pas qu'il reste en nous une apparence de préjugé — qui est l'erreur, — sinon nous resterions sur place et nous sommes les ennemis du *statu quo*, et qui plus est, nous pourrions sans le vouloir faire le jeu de nos persécuteurs. Nous sommes les déserteurs de l'armée autoritaire, ne faisons donc pas acte de soumission, car ce serait une soumission déguisée que de faire de l'organisation. Que l'on y réfléchisse!

La lutte qui existe entre l'idée d'autorité, que représentent tous ceux qui ont gouverné, qui gouvernent, qui aspirent à gouverner, qu'ils soient partisans de l'Etat ou de la Commune, — et l'idée de

Liberté, représentée seulement par les partisans de l'anarchie, atteindra certainement avant qu'il soit longtemps son point extrême. M. J. Simon l'a pressenti dans son volume : « Il n'y aura bientôt plus que deux partis : celui de la dynamite et celui des bras croisés. » Oui, certainement il n'y aura plus bientôt d'un côté que les partisans de l'anarchie et de la liberté, et de l'autre, les impuissants du pouvoir et de l'autorité. Cela est fatal. Et vous pourrez appeler à votre secours les membres séniles de la dictature : le flot qui monte toujours vous engloutira. C'est la force des choses qui le commande. Vos cris d'agonisants, messieurs les autoritaires, seront accueillis dédaigneusement par nos sourires. Nous ne vous tendrons pas, soyez-en certains, la perche du sauvetage : nous resterons avec la Liberté. Et vous avez beau en appeler, monsieur Jules Simon, à l'autorité qu'on ne comprend plus, aux croyances qu'on hafoue, à Dieu que l'on nie, vous aurez demain la « Jacquerie dans les campagnes » et l'insurrection dans les villes. Vous ne pouvez rien contre la fatalité. Vous pouvez crier tout à votre aise : « Il est impossible que l'autorité ne voit pas cela ». Ce sera inutile. Vous pourrez appeler sur nos têtes les foudres du despotisme. C'en est fait. — Tous vos remèdes seront des poisons — pour vous. « Qu'on fasse aussi large que l'on voudra, dit M. l'irréconciliable de l'empire, la part de l'exagération, il en restera assez pour donner à penser. Quand même il y aurait beaucoup de mensonges dans cet étalage de desseins sinistres, il ne faudrait pas fermer les yeux sur un monde où l'on remue de pareilles idées. Il faut songer qu'il y a parmi les anarchistes, des hommes d'esprit et des savants. » Tous vos appels à la persécution ne nous feront point reculer, c'est le contraire; vous pourrez reconstruire la Bastille féodale et nous enchaîner dans les cachots; vous vous réveillerez demain dans la Révolution sociale, et vous verrez l'autorité anéantie et la Liberté triomphante. C'est un mal à vos yeux, et cette perspective vous effraye et vous donne la *chair de poule*. C'est, pour nous, le remède aux maux dont souffre le prolétariat, dont souffrent les foules que vous méprisez, que vous haïssez — et cela nous réjouit. — Amen.

GUERRE AUX PROPRIÉTAIRES

La guerre commence contre les propriétaires; c'est ainsi que nous relevons les faits divers suivants sur la *Bataille*.

« Un malheureux ouvrier, nommé Van-Parys, âgé de 29 ans, né à Roubaix, marié et père de trois enfants, était depuis longtemps sans ouvrage. Il lui était impossible de subvenir aux besoins de sa famille.

« Ce pauvre homme demeurait 4, rue Mont-Louis, et il devait trois termes à son propriétaire. Le tout formait, il est vrai une petite somme, mais pour le propriétaire, ce défaut de paiement était insupportable, il fallait le combler. Van-Parys fut cité à comparaître devant le juge de paix du onzième arrondissement.

« L'affaire venait hier. Van-Parys s'entendit condamner à payer immédiatement les trois termes sous peine d'être expulsé.

« Après l'audience, M. Lecomte, le propriétaire, fabricant d'armes et de munitions, s'était rendu avec deux amis au café des Omnibus.

« Quelques minutes après, vers quatre heures, Van-Parys, armé d'un revolver, se dirigea sur M. Lecomte et, froidement, dirigeant sur lui le canon de son arme, il fit feu trois fois.

« Une seule balle atteignit le propriétaire au côté droit du cou.

« Le meurtrier a été arrêté place Voltaire même, par les deux garçons du café, Pierre Lepelletier et Ernest Lebugle.

« Le docteur Delineau a extrait la balle vers sept heures du soir et l'état du blessé est aussi satisfaisant que possible.

« Après un premier interrogatoire que lui a fait subir le commissaire de police du quartier de la Roquette, Van-Parys a été envoyé au dépôt. »

Ceci pourrait se passer de tous commentaires, car nous pensons que le fait a son éloquence et qu'il fera réfléchir plus d'un propriétaire.

Mais où cela devient plus encoura-

geant, c'est lorsque nous voyons les femmes mettre la main à la pâte hardiment comme le fait ci-dessous que nous relevons encore dans la *Bataille* :

« *Propriétaire et locataires*. — M. Quatis, demeurant rue Nationale, 21 bis, à Boulogne, avait pour locataires les époux Collin; tout récemment, il les avait renvoyés faute de paiement.

« Ceux-ci en avaient conçu une haine violente contre M. Quatis, et mercredi la femme Collin le rencontrant, lui réclama les effets qu'elle prétend lui avoir laissés en gage.

« M. Quatis lui ayant réclamé son dû, M^{me} Collin saisit dans sa poche un couteau et en porta un coup terrible au propriétaire, en pleine figure.

« La blessure est des plus graves. « Le mari et la femme ont été arrêtés aussitôt. »

Nous espérons bien que ça ne sarrêtera pas en si bon chemin, et que l'on ne las manquera pas toujours, le jour n'est pas loin où on leur apprendra à danser au son de la *Carmagnole*.

Allons, courage prolétaires, suivons les exemples de Van-Parys et Collin, et nous en aurons bientôt fini avec cette meute avachie.

Le *Drapeau noir*, fidèle à ses principes, envoie l'expression de sa sympathie à la courageuse Collin ainsi qu'au courageux Van-Parys.

FÉTICHISME

La stupide croyance du surnaturel disparaîtra certainement avec l'organisation actuelle de la société, — puisque cette croyance est une des causes primordiales, — et, à notre avis, la superstition est la cause principale de la société en deux classes, — de l'état actuel de la famille humaine.

Le fétichisme, en effet, caractérise les rapports des êtres. Nous ne devons le considérer que comme la croyance à l'autorité, — qui nécessite l'obéissance, c'est-à-dire la servitude, d'où résulte les inégalités, par conséquent les exploitations, le despotisme, la misère.

Croire aux dieux mythologiques de l'antiquité ou aux dieux des religions modernes, c'est absolument la même chose! Cela rentre dans le domaine de la superstition et du fanatisme; — mais, il n'en est pas moins certain que croire à l'autorité, — entendu dans le sens propre du mot, croire à la nécessité d'un pouvoir, d'un gouvernement, ou être certain de l'existence d'un Dieu qui peut tout et fait tout, c'est, il nous semble, croire au surnaturel. La croyance au surnaturel, c'est le fétichisme. — D'où résulte cette croyance? Evidemment de l'ignorance des hommes primitifs qui, ne sachant considérer les accidents naturels que comme une des résultantes de l'éternelle lutte des éléments, crurent à une force extra-terrestre qui les frappa et mit le doute dans leur esprit. Ce doute de la situation véritable de la nature engendra la croyance d'où sont résultées toutes les croyances.

Le fétichisme disparaîtra, lorsque les êtres auront véritablement conscience de ce qu'ils sont, — c'est-à-dire, lorsque les facultés humaines se développeront librement — sans rencontrer d'autres obstacles que ceux dressés par la nature.

L'ORGUEIL PATRONAL

Beaucoup de gens attribuent uniquement à la rapacité la résistance acharnée des exploités de toute catégorie, à toute demande d'augmentation de salaire. La cupidité entre bien, est vrai, en ligne de compte dans leurs calculs, mais leur principal mobile est l'orgueil.

C'est donc moins pour encaisser de l'argent que pour la satisfaction d'un vain orgueil, que tant d'êtres humains en sont réduits à se sangler le ventre ou à vivre dans des tranches perpétuelles.

Qui ne sait, en effet, que l'exploiteur, forcé de payer un peu plus cher ses victimes, à la suite d'une grève triomphante, ou de tout autre crise, se ratrape toujours sur l'acquéreur de ses

produits, auquel il fait payer le supplément de valeur qu'il a été contraint d'accorder ?

Il en est de même du commerçant, lorsque le fisc établit un impôt nouveau sur ses denrées.

Si le droit additionnel est de un centime par kilogramme, le vendeur commence par compter 0 fr. 05 c. au lieu d'un pour la vente en gros.

Pour le détail, c'est une tout autre affaire, à force d'arrondir les chiffres, l'impôt primitif arrive à se décupler, mais le marchand ne perd jamais.

Il n'est rien de pareil à nos sublimes financiers pour multiplier ce gâchis dans lequel ils se complaisent comme dans leur élément naturel.

Prétendra-t-on que l'entrepreneur ayant passé des marchés avec certains clients pour un temps déterminé, ne pourrait sans se ruiner, accepter une augmentation de salaire ?

D'abord cette raison, en supposant qu'on l'admit, ne concernerait qu'un petit nombre d'entrepreneurs, et seulement pour le temps restant à courir jusqu'à l'expiration des contrats. La plupart d'entre eux n'auraient pas à alléguer ce prétexte.

Mais, après tout, en vertu de quelle autorisation, ces vampires se seraient-ils arrogé le droit de conclure avec des tiers sans avoir pris, au préalable, l'assentiment de leurs salariés ?

Ils sont encore bons, ceux-là, de s'imaginer que leurs ouvriers resteront à l'état d'îlots, de parias, et qu'ils devront subir, dans l'avenir, toutes les conditions qu'il leur plaira d'imposer !

En tous cas, s'ils étaient ruinés, ce serait pain béni ; ils l'auraient bien mérité.

Mais non : tel n'est pas le véritable motif de la résistance de ces outranciers d'un nouveau genre.

Le principal mobile des usiniers, entrepreneurs, patrons et chefs est : l'orgueil, un orgueil insensé !

Ils ne peuvent se faire à cette idée que les exploités se mêlent de leurs propres affaires, et se comportent en hommes libres !

C'est là où le bât les blesse ; la question d'argent ne vient qu'en seconde ligne.

Eh bien ! oui, la Révolution a mille fois raison de menacer doublement les exploités dans leurs intérêts et dans leur orgueil patronal.

Ces deux fleurons de la couronne bourgeoise sont destinés à disparaître sous l'avalanche qui se prépare.

C'est alors qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents ; souffrances salutaires pour ces esprits dévoyés puisque ce n'est qu'à cette condition que l'immense foule des déshérités pourra voir cesser ses routines inébranlables et prendre enfin sa part des jouissances sociales.

LA PROPRIÉTÉ

(Suite)

V

Dans ce qui précède, nous avons tâché de démontrer et nous espérons y avoir réussi, l'illégalité de la propriété individuelle, nous nous sommes efforcés, autant que nous le permettait le cadre restreint que nous nous étions tracé, de démontrer qu'il était impossible à l'individu, dans la société actuelle, de se former un capital « sans exploiter son semblable, nous avons encore tâché de démontrer aux travailleurs qu'ils n'avaient rien à attendre de leurs exploités » puissions-nous avoir réussi, afin que dans la prochaine révolution, qui se prépare, ils ne se contentent pas de changer la machine gouvernementale, mais qu'ils l'anéantissent complètement, qu'ils s'emparent de cette propriété ; pour la laisser à la libre disposition de tous, afin, que chacun puisse produire en se groupant au mieux de ses tendances, et que les groupes qui se formeront, étant les seuls aptes à rechercher, connaître et appliquer le genre d'organisation qui leur conviendrait, puisse une fois pour toutes évoluer librement, sans avoir à subir la pression de personne, puissions-nous avoir réussi à convaincre quelques-uns de nos camarades ; un mot pour finir :

La bourgeoisie nous traite d'énergumènes, de fous, même de voleurs, elle nous traite de violents, parce que ne nous éga-

rant pas dans les petits sentiers semés de chausse-trappes de la politique, nous faisons hautement appel à la force pour reprendre notre place dans la société et revendiquer hautement notre part de jouissance dans les richesses que nous créons, ne nous ayant laissé d'autre alternative que de courber docilement la tête sous le joug qu'elle nous impose ou de lui passer sur le ventre, elle trouve étrange que nous options pour ce dernier.

Oui nous sommes las de crever de faim, nous les producteurs, pendant que vous les parasites crevez de pléthore, nous sommes las de produire tous ces objets de luxe qui ne servent qu'à parer votre vanité ridicule, alors que bien souvent, nous sommes forcés de traîner la savate, nous sommes las enfin de sentir sur nos épaules la croix de vos soldats ou la patte de vos sales argousins, quand nous sommes réduits à nous mettre en grève pour obtenir une timide augmentation d'un salaire insuffisant, oui, nous sommes las de tout cela et si c'est être violent que de sentir son mal et d'en proclamer hautement le remède, alors nous sommes des violents.

Nous devons d'ailleurs réagir contre ce lyrisme de nos poètes, historiens, ou romanciers bourgeois, qui planant dans des hauteurs éthérées, nous inondent de leur faconde sentimentale et ne servent qu'à dévoyer le peuple en lui faisant prendre des vessies pour des lanternes, en exaltant ses sentiments d'abnégation bête qui ne servent qu'à nos exploités et font prendre pour une profondeur de vue générale, des idées qui ne paraissent profondes que par l'opposition d'anthithèses ou de contrastes tellement profonds, en effet, qu'on en voit pas le fond.

Pourrions-nous, en effet, nous laisser entraîner par une fausse sentimentalité, à respecter la vie de quelques individus qui mettent obstacle à notre émancipation ou dont le châtiement pourrait servir d'exemple aux travailleurs en les encourageant à se révolter contre leurs exploités, quand nous voyons des générations entières croupir dans la misère et l'ignorance et périr lentement du fait de l'organisation actuelle, quand nous voyons les nôtres périr autour de nous, quand il n'aurait fallu bien souvent qu'un peu de cet or que nos exploités gaspillent dans leurs sales orgies. Allons donc, l'homme ne se repaît pas d'entités abstraites, il lui faut une nourriture plus substantielle ; c'est la sentimentalité qui a toujours perdu le travailleur, c'est en se laissant aller à ses illusions humanitaires, qu'après chaque révolution il a laissé ses ennemis réorganiser un pouvoir qui ne tardait pas à lui faire voir, qu'eux n'avaient pas ses scrupules, les mitraillades de juin 48 et mai 71 sont là pour nous rappeler que quand les privilégiés de leur classe sont en danger, messieurs les bourgeois ne s'égarent pas dans les sentiers perdus du sentimentalisme.

(A suivre.)

Tribune Révolutionnaire

Van-Parys, tu as ouvert la marche, merci !

Que les Lecomte, pour satisfaire leur égoïsme, demandent à dame Thémis des expulsions pour faute de paiement, c'est leur affaire. Juges et propriétaires sont faits pour s'entendre, et les travailleurs pour les supprimer. Van-Parys, reçoit nos salutations révolutionnaires et l'assurance de notre estime, encore une fois, merci !

Les Parias picards.

Les soldats réservistes révolutionnaires, en garnison à Amiens, félicitent le compagnon Van-Parys, de son acte de juste vengeance, et engagent avec énergie tous les travailleurs à se débarrasser ainsi de leurs exploités.

Un groupe de soldats en garnison à Amiens.

Salut Drapeau noir !
Salut drapeau des meurt-de-faim !
Salut drapeau de révoltés, drapeau de vengeance !
Mort à la bourgeoisie !

Les Révoltés italiens.

Chaux-de-Fonds, le 26 août.

Compagnons,

Bon accueil est fait au nouvel organe anarchiste, le *Drapeau noir*.

Malgré les lâches condamnations dont sont victimes nos amis, la bourgeoisie ne parviendra pas à arrêter l'idée anarchiste qui se développe rapidement parmi les travailleurs.

Mort aux exploités !

Vive l'anarchie !

Le groupe anarchiste le *Droit social*.

Grève à Troyes. — Les ouvriers et ouvrières de la maison Lange et Chanvin, au nombre de deux cents environ, viennent de se déclarer en grève, au sujet d'une réduction de salaire que les ouvriers et ouvrières ont formellement refusé d'accepter.

Les esprits sont très surexcités par suite des exigences des exploités, et il est fort probable que cette grève partielle deviendra générale.

Manifestes des Nihilistes françaises. — Que les hommes s'amuse à bavarder à perte de vue sur la Révolution, libre à eux ! Les femmes nihilistes, lassées de tant d'atermoiements, ont résolu d'agir.

Méditant l'anéantissement de la bourgeoisie, elles sont disposées à tous les sacrifices pour hâter la réalisation de cette entreprise, elles puiseront, dans la haine inextinguible qui les dévore, la force nécessaire pour surmonter tous les obstacles.

Mais comme ce projet grandiose ne peut s'exécuter en un jour, elles prendront leur temps, se réservant d'employer, de préférence, l'empoisonnement, et par intermittence, afin de venir plus facilement à bout de l'engence maudite.

Les femmes nihilistes suppléeront aux connaissances scientifiques et aux procédés de laboratoire qui leur font défaut, par la mixtion à petites doses, dans les aliments de leurs exploités, de substances délétères qui sont à la portée des plus pauvres, et d'un maniement facile par les femmes les plus ignorantes et les plus inexpérimentées.

Parmi cent ingrédients d'un effet inmanquable, nous citerons l'extrait de saturne, qui s'obtient en quelques jours si on laisse séjourner du plomb en grenailles ou en morceaux dans du vinaigre.

Des parcelles de viande corrompue.

La ciguë, que l'on confond si souvent avec le persil, et qui croît partout, le long des chemins, sur le revers des fossés.

Nous rendrons, du moins, à nos lâches oppresseurs une partie du mal qu'ils nous font tous les jours. Nous supporterons plus gaiement la tyrannie, sachant que la vie de nos ennemis est à notre merci... Ils veulent être les maîtres ! — Qu'ils en subissent les conséquences !

Déjà depuis trois ans que la ligue existe, plusieurs centaines de familles bourgeoises ont payé le fatal tribut, dévoré par un mal mystérieux que la médecine est impuissante à définir et à conjurer.

A l'œuvre donc, vous toutes qui êtes lasses de souffrir, et qui cherchez un remède à vos misères imitez les femmes nihilistes !

Grève de Marseille

AU JOURNAL LE *Drapeau noir*,

Procès verbal de la corporation des ouvriers serruriers de la commune de Marseille, réunis en assemblée générale, le dimanche 26 août 1883.

La séance est ouverte à 9 heures du matin par le compagnon Paret.

Sont élus : *Président*, le compagnon Feuillade ; *assesseurs*, Petit et Vacaresse ; *secrétaire*, Nicola.

Le secrétaire donne lecture du procès-verbal de la précédente séance qui est adopté.

Le compagnon Couloubrier Sauveur, rapporteur de la commission exécutive de la grève, donne lecture d'un fort long et bon rapport exposant tous les travaux de la commission exécutive et concluant à la grève à outrance. (Applaudissements.)

Les conclusions du rapport sont mises aux voix et adoptées sans discussion, à l'unanimité sur 450 membres présents.

En outre, les citoyens Carlevant et

Revel, trésoriers donnent lecture d'un rapport sur la question financière. Ce rapport est adopté à l'unanimité. En même temps, l'assemblée proteste et blâme le gouvernement de renouveler à l'encontre des grévistes serruriers de Marseille, les procédés de l'empire.

La séance est levée à 11 heures du matin aux cris de : Vive la grève à outrance ! Vive la révolution sociale !

La Commission de la grève.

Les chambres syndicales de Marseille ont fait afficher dans la commune de Marseille la protestation suivante :

LIBERTÉ — JUSTICE — SOLIDARIÉTÉ

PROTESTATION

des chambres syndicales ouvrières de Marseille, en faveur des ouvriers serruriers en grève.

Citoyens et chers collègues,

Les chambres syndicales de Marseille, réunies en assemblée-générale, protestent énergiquement contre les mesures policières prises à l'encontre de nos frères les exploités, en grève.

En outre, elles espèrent que tous les travailleurs, sans distinction de nationalité, s'associeront à soutenir, par tous les moyens, nos frères les serruriers qui soutiennent héroïquement, depuis cinq semaines, contre leurs exploités (les patrons) une question d'économie sociale.

Par ce motif, les chambres syndicales de Marseille, réunies le 22 août, convoquent tous les travailleurs, sans distinction de nationalité, à la réunion publique qui aura lieu le dimanche 26 août, à 2 heures de l'après-midi, dans la salle de l'Eldorado (à la plaine St-Michel).

ORDRE DU JOUR :

Questions de protestations et de solidarité.

Les travailleurs soucieux de leurs droits se feront un devoir d'y assister. Les citoyennes sont admises.

La commission d'initiative :

Viron, cimenteur ; Clairay, fileur-crins ; Jarroux, menuisier ; Malin, ébéniste ; Fabre, boulanger ; Clément, ajusteur-mécanicien.

RÉUNION DE L'ELDORADO, DU 26 AOUT

A MARSEILLE

La séance est ouverte par le compagnon Molin.

Sont élus : *Président*, A. Chrétien ; *assesseurs*, Aymard et Feuillade ; Roger, *secrétaire*.

Le compagnon président accorde la parole au compagnon Molin, rapporteur de la commission d'initiative, qui explique dans un bon discours, les bienfaits des groupements, et conclut en disant qu'il faut protester énergiquement contre les menées policières, à l'encontre des grévistes serruriers et de soutenir par tous les moyens les revendications des grévistes.

La parole est accordée au compagnon Couloubrier, secrétaire-rapporteur de la commission exécutive de la grève des serruriers.

Le compagnon Couloubrier développe dans un discours bien étudié, tous les bienfaits des agitations ouvrières, et retrace point à point tous les travaux de la grève depuis cinq semaines, il conclut en flétrissant le gouvernement des actes arbitraires qu'il commet tous les jours contre des grévistes serruriers, flétrit les provocations des argousins représentant les autorités gouvernementales, et proteste contre les arrestations de ses collègues et notamment contre la condamnation du compagnon Fournara, gréviste, à 4 mois de prison, enfermé dans les bastilles républicaines, et que, pour quant à lui personnellement, il ne s'en plaint pas, par le seul motif que toutes les provocations amèneront bientôt le triomphe de la Révolution sociale ! (Applaudissements.)

Plusieurs autres compagnons prennent tour à tour la parole, entre autres les compagnons Feuillade, Roger et Bon, grévistes serruriers.

Ce dernier dit que ce ne sera que par la Révolution que l'on pourra trancher la question de l'exploiteur et de l'exploité. (Applaudissements.)

La clôture de la discussion étant demandée, le président la met aux voix et elle est adoptée.

L'ordre du jour suivant est adopté à l'unanimité moins 20 voix sur 800 citoyens et citoyennes présents à la réunion.

Les travailleurs réunis en assemblée générale (salle de l'Eldorado), protestent énergiquement contre les menées policières, prises par le pouvoir central à l'encontre de nos frères les grévistes serruriers de Marseille, et blâment les autorités locales, de renouveler les procédés arbitraires de l'Empire, de triste mémoire.

La séance est levée à 5 heures, aux cris de vive la Révolution sociale!

La commission exécutive de la grève remercie le groupe d'anarchistes parisiens qui a renvoyé la liste de souscription numéro 892, contenant la somme de 4 fr. 20.

Chronique Amiénoise. — Le jeudi 9 août, les électeurs du canton sud-ouest d'Amiens étaient convoqués à une réunion électorale publique, dans laquelle devait être choisie la sauce à laquelle ils préféreraient être mangés et par quel tigre assoiffé du pouvoir.

La séance, qui a été très tumultueuse, est ouverte à 9 heures, et levée à 9 heures 1/2, sans avoir rien décidé. Tel est le langage des journaux de la localité avec plus ou moins de commentaires. Il faut cependant faire la lumière et dire pourquoi les feuilles bien pensantes, dont le *Progrès de la Somme*, ne veulent pas avoir l'honneur de leur défaite.

Deux candidats sont sur le tremplin, et c'est à qui dira à mieux-mieux, prenez mon ours. Les mots en pareille circonstance ne manquent jamais.

République libérale, progressive (pas trop vite), mais agissant prudemment et sans secousses, opportuniste, radical, deux qualités que les prétendants se jettent mutuellement à la face, il est vrai que pour quiconque connaît la ficelle ne peut s'empêcher de se dire en riant: voilà deux jolis pantins.

M. Godefroy qui n'a plus à compter les défaites de tribune, ni les vestes que les anarchistes lui ont taillées, combat avec ardeur son adversaire radical, Monsieur Leveque; drôle de nom pour un radical mitigé d'opportuniste réactionnaire. Jusqu'ici rien de bien instructif; mais voilà que l'avocat Godefroy emporté par son zèle réactionnaire, s'écrie: «Jene suis pas collectiviste.» Il faut dire en passant que ces derniers, qui, comme toujours faisaient cause commune avec les radicaux, se sont bien gardés de riposter ou de répondre à cette attaque, je ne suis pas anarchiste, ici le tumulte commence: assez, vive la Révolution! vous n'attaquerez pas dans vos parolottes, les anarchistes, ils s'auront vous répondre; à la tribune! à la porte! Tels sont les cris qui emplissent l'auditoire pendant dix minutes.

Quelques anarchistes qui se trouvaient dans le fond de la salle sont entourés par un grand nombre de citoyens qui viennent leur témoigner leur sympathie, la première riposte des anarchistes avait donc produit bon effet.

Le président qui avait compris que ses amis étaient débordés, agit sa sonnette et pour laisser aux candidats la faculté de se rattraper aux branches, promet que la parole sera accordée aux adversaires. C'est à ce prix que le silence se rétablit non sans peine. Après plusieurs phrases plus ou moins vides de sens de l'avocat Godefroy, la parole est donnée au compagnon Morel.

Après avoir démontré aux travailleurs l'impuissance et la jésuiterie des deux candidats, il les accule sur le terrain économique en les mettant au défi de lui répondre. Aucun d'eux n'osant aborder la question du pain et du travail, notre ami Morel reprend la parole en ces termes:

« Citoyens travailleurs, vous mes frères d'esclavage, c'est à vous que je m'adresse, n'avais-je pas raison de les mettre au défi, vous, le voyez, pas un d'eux n'a le courage de répondre à mes arguments, et pourquoi? Parce qu'il leur est impossible de faire quelque chose pour nous. »

Alors, un gros ventru lui crie: « Mais avec tout cela, vous ne dites pas ce que vous voulez. »

« Ce que nous voulons, s'écrie le compagnon Morel, c'est qu'il n'y ait plus comme aujourd'hui d'exploités, traîtres vaillants douze et quatorze heures par jour pour un salaire plus que dérisoire, avec lequel nous avons le droit de mourir de faim pendant que nos exploités crévent d'indigestion, quand

« ce n'est pas rongés par le mercure qu'ils absorbent pour purger les maldies qu'ils ont contractées dans les nuits d'orgie et de débauche. Ce que nous voulons c'est cela, pour parer à toutes les iniquités sociales, c'est la Révolution! » (Bravos et applaudissements.)

M. Boutilly qui, comme de coutume, ne voulait pas laisser passer la soirée sans faire preuve de son dévouement à la bourgeoisie exploitatrice, vient demander au compagnon Morel pourquoi, étant abstentionniste, il vient se mêler des réunions électorales?

Notre ami n'a pas eu la peine de répondre à ce vendu, car de toutes parts est parti un cri d'indignation contre ce sale personnage. « Ce n'est pas ton affaire, sale policier! A la porte le mouchard! Tu ferais mieux de travailler, paresseux! » Pour celui-là, il recevait le prix de toutes ses trahisons à la classe ouvrière.

Enfin, le président essaye de mettre aux voix la candidature de M. Leveque: « Messieurs, ceux qui sont d'avis que M. Leveque a la confiance des électeurs, lèvent... »

Sans lui donner le temps de finir, un groupe de compagnons chante la *carmanole révolutionnaire*, pas aux applaudissements unanimes de l'auditoire, mais par un silence qui ressemblait fort à une adhésion. Le président lève... pas la main pour son candidat préféré, mais la séance.

Les électeurs picards se souviendront.

CORRESPONDANCE

Paris, 20 août 1883.

Chers compagnons,

Je demande l'hospitalité des colonnes de votre vaillant organe pour signaler à nos amis les anarchistes comment on restitue les objets que la police s'empare lorsque l'on a le « bonheur » de tomber sous sa coupe.

Voici les faits:

Le 11 mars, je fus arrêté à la salle Rivoli, à la suite de la correction infligée au conseiller municipal Yves Guyot, par les anarchistes, correction méritée, attendu que ce monsieur s'était permis d'insulter les anarchistes en les appelant des agents de police ou des agents bonapartistes. Il s'en suivit de cette arrestation une détention de quinze jours, dont quatre au dépôt, parmi les victimes de la société bourgeoise, mais voyant sans doute que nous faisons de la propagande (mon ami Godard et moi) et que l'on nous écoutait attentivement, l'on craignit que notre propagande allât trop loin, on nous sépara d'eux à notre regret, mais bref, de là nous fûmes transférés à Mazas, et pendant que j'étais enfermé là, on fit une perquisition, en mon absence, à mon domicile, en présence de ma femme et de mes deux petits enfants, dont l'un âgé de trois ans et l'autre de quatre mois.

Comme ma femme désirait être débarrassée au plus vite de ces oiseaux de proie, ne sachant pas, ne fit pas contrôler les objets que l'on se permettait de me prendre, si bien que ces perquisitionneurs dont un commissaire de *peau lève* du quartier Germain-Lauxerois (Saint pour les dévots), accompagné de deux vulgaires argousins (j'allais dire malfaiteurs) cherchaient partout de la dynamite et, faute d'en trouver, ils s'emparèrent de plus de cent cinquante objets, sans contrôle, toujours, mettant tout sens dessus dessous.

Quelques jours après, je bénéficiai d'une ordonnance de non lieu; j'ai attendu le prononcé du jugement avant de réclamer. Aussitôt le procès terminé, j'écrivis au procureur de la République et me suis présenté plusieurs fois, persistant dans mes réclamations; l'on m'envoya auprès du procureur général, même réception. Enfin il se décida à m'écrire, c'est-à-dire à me faire remettre par un argousin, un avertissement autorisant la restitution de mes objets.

Je me présente le samedi 18 août 1883, c'est-à-dire le jour, le lieu et l'heure indiqués par le monsieur; l'on me renvoie de bureau en bureau, du greffe criminel au greffe correctionnel et *vice versa*. Voyant que mes efforts n'aboutissaient à rien auprès de cette belle administration que nous avons le malheur de posséder, je redouble d'énergie et je finis par décider ces messieurs à faire des recher-

ches, et, comme bien l'on pense, on finit par trouver après m'avoir fait passer trois heures au moins de temps. Mais, il y a un mais, au moment où l'on me demande ma signature, l'on m'annonce trente-sept objets divers; enfin, je vérifie (car, ô naïveté de ma part, je croyais que le chef de bureau se trompait), et je vois que plus de cent pièces étaient disparues: jugez de mon étonnement; là, un incident se produit: comme je nommais les pièces qui me manquaient, entre autre la brochure intitulée: Dieu et l'Etat, de Michel Bakounine, un argousin (occupé sans doute à enregistrer quelques mois aux années de prison données par des Jacomets quelconques), me regardant, dit: « cette brochure n'est pas intéressante; pris d'indignation, à mon tour je le regarde, lui disant que cela ne le regardait pas, qu'il était trop ignorant pour apprécier ce que cette brochure contenait, que, d'ailleurs, ce n'était pas son affaire, je réclamais ce qui m'appartenait; au même instant l'on me prie de faire silence et de signer, je réponds que puisque l'on me vole les trois quarts de mes objets je ne puis signer; à ce moment le chef des argousins se lève et me menace, mais voyant que ses menaces ne servaient à rien, il se tut, et je m'en allai en protestant et emportant les quelques pièces qui n'avaient pas convenu à ces filous de profession: je dis filous et je m'explique, car, avant de terminer, qu'il me soit permis de poser une question à ces pieuvres et sangsues de la Société.

Vous nous reprochez, messieurs, d'accepter parmi nous et de fréquenter ce qu'en langage bourgeois vous appelez des repris de justice, des voleurs, des malfaiteurs. Et vous, messieurs, qui êtes-vous? Je dirai plus, c'est que lorsqu'un de ces malheureux s'introduit dans un ménage pour dérober ce que la société lui refuse, l'on se trouve en cas de légitime défense et si l'on peut le faire coffrer, l'on a bien mérité de la justice, n'est-ce pas, messieurs? Mais voyons un peu quels sont les plus coupables.

Vous, messieurs, par exemple, n'êtes-vous pas cent fois plus coupables que ces malheureux, puisque vous avez tous les moyens de vous payer ce qui est refusé aux travailleurs, et, cependant vous vous permettez de vous introduire chez de braves travailleurs qui ont peine à vivre avec leur famille, et, par conséquent, peine à se payer quelques objets plus ou moins nécessaires à leur profession, et vous vous en emparez froidement. Se contenter de ne rien dire, et même vous respecter, allons donc! Messieurs les partisans du respect de la propriété individuelle, montrez-nous l'exemple, et alors vous aurez le droit de dire que les anarchistes sont des voleurs; mais, jusque-là, nous vous considérerons comme les seuls voleurs et les seuls malfaiteurs qu'il y ait. Comme ces filous ne seraient peut-être pas convaincus de leur vol manifeste, je leur mets sous les yeux la nomenclature de quelques objets que j'ai présents à la mémoire.

Les voici: toutes les primes du journal le *Citoyen*, sauf une; entre autres: l'*Arrestation*, le *Vaisseau le Vengeur*, les *Girondins*, le *9 Thermidor*, la *Prise de la Bastille*, le *Jeu-de-Paume*, *Types de Beauté*, etc., etc. Un beau portrait de Tony Revillon, le n° 2 du journal le *Juvénal*, plusieurs chants révolutionnaires, plusieurs primes de l'histoire du socialisme, tels que les *Derniers moments de Socrate*, le *Triomphe de Clovis*, les *Canuts de Lyon*, 1830. Un numéro de la *République illustrée*, contenant, une magnifique gravure artistique. Voilà ce que je considérerai comme un vol de la part de l'administration et de ses argousins, jusqu'à ce qu'on me l'ait restitué.

Recevez, chers Compagnons, mes salutations Révolutionnaires: Vive la Révolution sociale!

JAMIN (Léon),
Dessinateur en menuiserie,
rue Auelot, 140.

PRODUITS ANTI-BOURGEOIS

NITRO-GLYCÉRINE ET DYNAMITE

Dans les différentes recettes que l'on a publiées jusqu'à ce jour, on n'a pas tenu compte, il me semble, d'une foule de détails qui pourtant ont leur valeur, m'appuyant sur la pratique et les résultats que j'ai obtenus, je crois donc utile de publier la manière dont j'ai opéré.

Il faut d'abord prendre de l'acide azotique fumant à 46 degrés, et de l'acide sulfurique à 66. Comme tout le monde n'a pas de balance à sa disposition, on opère à volume égal, on force plutôt un peu plus, pas trop sur l'acide sulfurique; on verse d'abord l'acide nitrique dans un vase en verre, porcelaine ou grès, puis l'acide sulfurique en remuant le mélange; on laisse évaporer un quart d'heure ou vingt minutes et on verse le mélange dans une bouteille bouchant à l'émeri si c'est possible, pour ne l'employer que douze ou vingt-quatre heures après.

Quand le mélange acide est ainsi convenablement préparé, il faut prendre de la glycérine la plus concentrée possible et bien épurée, on la verse goutte à goutte dans le mélange acide et en ayant bien soin de remuer le tout avec une tige de verre, en ayant soin de ne pas dépasser une chaleur de trente degrés centigrades, on tient pour cela le vase dans un bain de glace, mais ne pas employer l'éther comme il est dit dans la *Lutte*, car l'éther en s'évaporant fait bouillonner l'acide et ne fait rien de bon.

On ne peut guère employer de glycérine que le tiers du volume d'acide nitrique, si en mélangeant la glycérine l'acide se met à s'échauffer en lançant de petites bulles, arrêter le mélange de glycérine en continuant à remuer d'une main et jeter de l'autre dans le mélange cinq à six gouttes d'eau; mais il faut que cela soit fait vivement si les projections d'acides s'arrêtent, le mélange peut être encore bon, on le laisse reposer un peu et ensuite on jette le mélange dans un bocal en verre plein d'eau, ayant cinq à six fois la contenance du mélange, si l'opération a réussi, on voit la nitro descendre au fond, si elle ne dépose rien l'opération est ratée, c'est bon à jeter.

Si, pendant le mélange de glycérine, le liquide se met à dégager des vapeurs, et si malgré que l'on y a jeté quelques gouttes d'eau dedans, cela n'arrête pas les projections d'acide, renverser vivement son vase dans l'eau, car l'opération ne vaut rien non plus, mais pour éviter cela et aussi de mettre de l'eau dans son mélange, on force un peu moins en glycérine, quand on a mis de la glycérine le tiers du volume d'acide nitrique, il vaut mieux s'arrêter, on laisse reposer le mélange dix minutes et on lave. Pour ce lavage voir le n° 16 du *Droit social*. Pour réduire en dynamite, voir les n°s de la *Lutte*.

AVIS

La commission de répartition de secours aux familles des condamnés politiques est convoquée pour samedi, 1^{er} septembre, à 8 heures du soir, au bureau du journal; urgence,

La commission de rédaction du journal est convoquée pour samedi soir, à 8 heures.

Il y a urgence.

EN VENTE

Chez tous les Libraires et Marchands de journaux

LE

Procès des Anarchistes

Devant la Police correctionnelle et devant la Cour d'appel

Interrogatoire et défense de chaque accusé, *in-extenso*

Cet ouvrage forme un volume grand in-8° de plus de 200 pages.

Prix: 1 fr. 25 c.

Au bénéfice des familles des détenus politiques.

Pour les demandes, s'adresser:

Pour Lyon, au bureau du journal le *Drapeau noir*, rue de Vauban, 26;

Pour la province, au citoyen Puillet, rue Moncey, 112, Lyon.

Le Gérant: F. VITRE.

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52
(Association syndicale des Ouvriers typographes)